

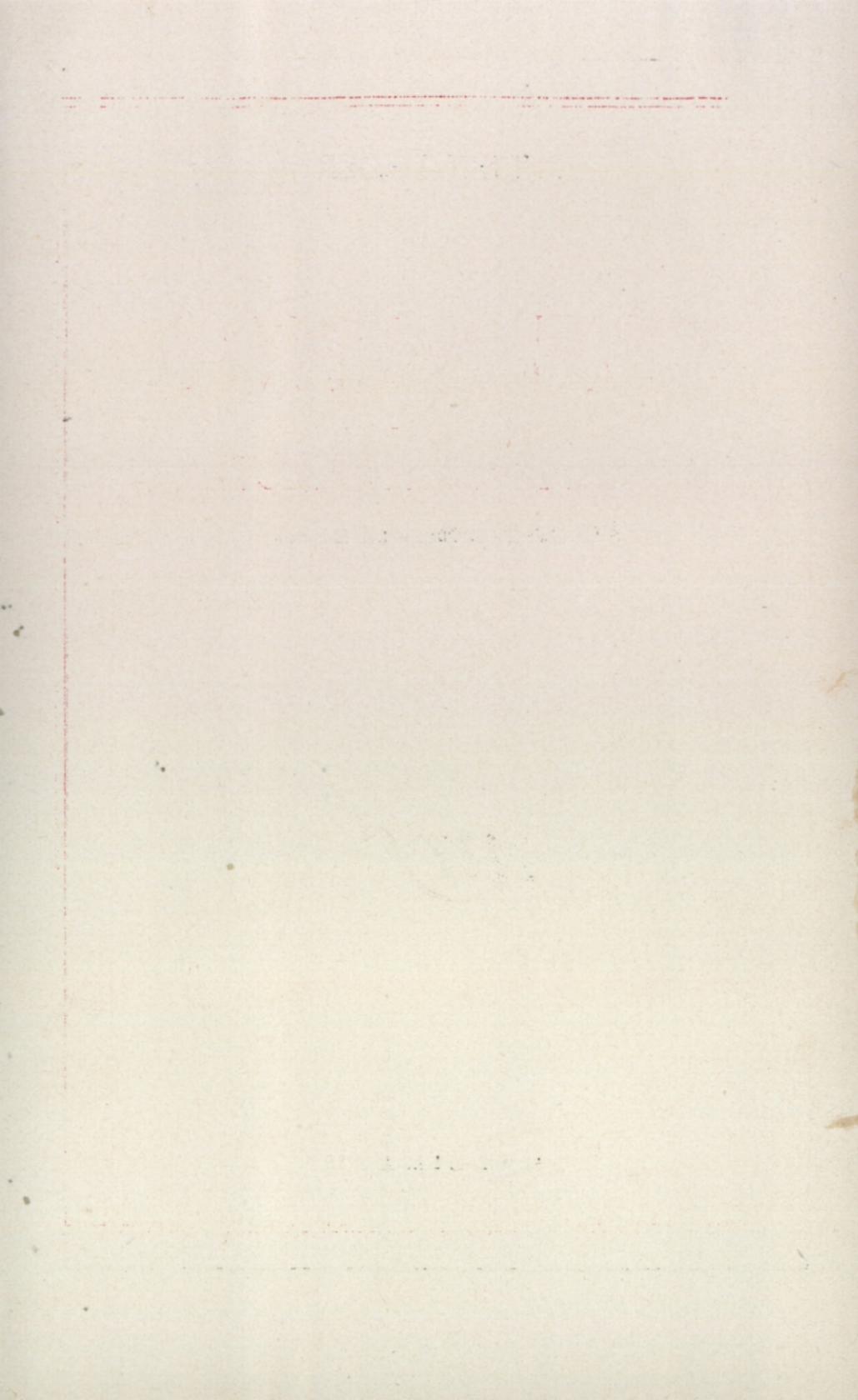
JULIEN UNGER

**LE SANG
ET L'OR**

(Souvenirs de camps allemands)

nrf

GALLIMARD



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

*Je dédie ce témoignage
A la mémoire d'une mère
Et à toutes les mères du monde,
A un frère
Et à tous les frères de la terre,
A une sœur
Et à toutes les sœurs de sang et de foi,
Aux enfants, ces anges de la terre
Morts épouvantés d'horreur,
Aux parents héroïques
Qui sacrifièrent leur propre vie.
A la mort de leurs enfants,
Aux hommes silencieux
Qui étouffèrent leur angoisse de la mort
En chantant la gloire de Dieu
Aux hommes révoltés contre le crime
Qui, à la face des bourreaux et de la mort
Crièrent l'espoir de la libération.
En souvenir du plus grand crime
Sur la terre des hommes
Qui a enfanté l'Idéal,
L'Amour, la Vérité, la Justice et la Paix
A la honte des criminels qui voulurent
Arracher l'amour du cœur des hommes
Et piétinèrent le respect de la vie,
A la confusion de ceux
Qui trahirent l'idéal des hommes
Et sur le pillage, le mensonge et la guerre
Voulurent édifier des idoles sanguinaires.
A la mémoire des hommes
Qui scellèrent de leur sang
Le tombeau des barbares,
Aux martyrs qui tracèrent par la souffrance
La voie aux hommes de demain,
Aux purs qui ne demandent pas de vengeance
Mais qui éternellement demanderont justice
Gravés pour toujours
Dans notre pensée et dans notre chair
Portons le deuil des victimes
Et la gloire des libérateurs.*

O misère désolante des mots devant la marche
[écrasante des faits...
C'est le sang généreux des martyrs qui rend si
[éclatantes les aurores nouvelles...

J. U.

L'ARRIVÉE

Il est toujours difficile de décrire les épisodes les plus pénibles de sa vie. C'est un peu comme si l'homme devait exposer en public ses membres mutilés ou ses plaies honteuses...

Dès l'arrivée dans le camp allemand, le cauchemar commence. Celui qui l'a vécu s'en souviendra pendant toute sa vie. C'est une « estropification » qui dure toute l'existence.

— Les hommes descendent! Les bagages restent!

« Les hommes descendent! Les bagages restent! » Tel est l'ordre nazi, vociféré à tue-tête. Mais on n'a même pas le temps de penser à ce grabuge, que déjà leurs hurlements abasourdisent le plus brave.

— Schnell! Schneller! Noch Schneller! Vite, plus vite, encore plus vite! » éclatent les cris terrifiants des SS qui commandent.

— Rangez-vous par cinq! par cinq! ordonnent-ils en distribuant des coups de poing et des coups de crosse.

De gros camions attendent là, et le premier triage commence sur-le-champ. Il n'y a que les

plus forts qui vont aller à pied. Les autres, la grande majorité, sont invités à monter en voiture sous prétexte d'être transportés au bain du camp, en fait pour être gazés sans délai. Pour tromper la méfiance naturelle de l'homme, des surveillants en blouse distribueront à chacun un morceau de savon et une serviette. Une fois déshabillés, on les jettera dans des chambres à gaz, où une mort affreuse par asphyxie les étranglera définitivement. Ce martyre rapide n'est pas terminé. Les nazis et leurs aides fouilleront les entrailles béantes de sang, couperont les doigts aux morts, arracheront leurs dents pour saisir le métal précieux. Les effets laissés dans le vestiaire subiront le même sort. Ils seront coupés en morceaux, s'il le faut, pour livrer l'or qu'ils contiennent.

*
**

Mais le groupe des vivants marchant à pied vers le camp ignore encore tout cela. Sous bonne escorte des SS, la main sur la gâchette du fusil, accompagnés de gros chiens, les hommes sont conduits à la désinfection. Chemin faisant, les SS arracheront par-ci par-là, une montre ou un stylo. Ils feront entrer les hommes dans une baraque qui sera aussitôt mise sous bonne garde. Là, on les comptera à nouveau rangés par cinq, et le chef de ce bloc, un ancien détenu ayant l'air de quelque manager d'un cirque ambulancier, leur tiendra un discours dans les termes suivants :

— Je suppose que vous venez de Fresnes, de Compiègne, de Drancy ou d'autres lieux semblables. Eh bien! c'était beau, ha, ha, ha, mais c'est fini. Vous venez du paradis et vous allez en enfer. Finis les petits jeux de détention, de comédie avec petit colis, petite visite et petite lettre. Mettez-y une belle croix et n'en parlons plus. Ici,

c'est un camp d'extermination où vous baverez comme des crapauds dans la mare et vous crèverez. Vous aurez beau devenir voleurs, putains, menteurs et assassins, commettre toutes les vilenies, dégoutations et crimes que vous puissiez imaginer pour vivre, vous ne vivrez pas. Vous crèverez comme des chiens la gueule ouverte. Vous serez pisseux, merdeux, galeux et pourris. On vous crachera à la figure, on vous trempera la tête dans la merde et vous ne direz rien. Pour commencer, vous allez vous débarrasser de tout ce que vous avez. Vêtements, argent, bijoux, stylos et montres, vous jetterez tout ça par terre, là. Ce n'est pas pour moi, ha, ha, ha ! J'ai perdu femme, enfants, parents, frères et sœurs et je n'y pense plus. De l'argent ? mais je vomis dessus. Ha, ha, ha ; oh, non ! fils de putains, maquereaux et voleurs. Ici un père tuera son fils et le fils son père, un frère tuera l'autre et un ami son ami. Savez-vous pourquoi ? Pour vivre ! pour vivre que ne feriez-vous pas ? Pour un morceau de pain ou une assiettée de soupe vous boirez de la pisse et vous mangerez de la pourriture. Mais vous crèverez quand même, comme des rats, c'est moi qui vous le dis. Les malins auront beau se dire : « C'est pour nous faire peur qu'il gueule comme ça ». Tant pis pour eux. Vous le verrez bien par vous-mêmes. Eh bien ! déshabillez-vous et plus vite que ça, sans quoi c'est la correction avec coups sur le derrière ! »

Les hommes regardent sans comprendre, écoutent sans entendre, ce que ce jongleur écœurant leur raconte. Mais le fait est là et crève les yeux. Les SS goguenards regardent en riant ces détenus ahuris.

— Faut-il garder ses papiers personnels ? demandent les hommes.

— On ne garde rien !

Il faut se déshabiller complètement. Voilà une épreuve très dure pour les hommes que de se dépouiller de tout ce qu'ils ont et de tout ce qu'ils étaient. Ils déchirent les billets de banque, brisent tout ce qui peut être brisé, écrasent ce qui peut être écrasé, font un paquet de tout le reste par habitude et l'abandonnent là.

Au moment de quitter la baraque le contrôleur regarde, l'œil sévère, l'homme dépouillé. Dans l'étui à lunettes il découvre une petite photo portant l'image d'une mère avec ses deux enfants.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est tout ce qu'j'ai au monde, laisse-le-moi.

— Rien à faire. As-tu de l'or ? donne-le !

J'ai deux couronnes dans la bouche qui ne tiennent plus beaucoup. D'un geste brutal, je les enlève. Il sourit à cette monnaie d'échange tachée de sang, l'arrache et me pousse au dehors. Albert me suit de quelques pas ; il me rattrape pour me dire dans un souffle :

— Sais-tu où j'ai caché mon trésor ? Dans l'anus. Epouvantable ! C'est la photo de ma femme. Il n'y a que six mois que je suis marié. C'est toute ma vie. Je suis orphelin, ma femme c'est ma maison. Où sommes-nous ? Tu te rends compte ? Oh, misère ! je suis heureux d'avoir sauvé l'être le plus charmant qui existe. Ah, mais où...

Tout nus, ceints seulement de leur ceinture, les hommes doivent courir vers une autre baraque où ils seront tatoués d'un numéro sur l'avant-bras gauche et une fiche d'identité sera faite pour chacun. Après cette opération, grelottant de froid et toujours nus, comme des vers, ils seront chassés par pluie, vent terrible, neige, ou gel à pierre fendre vers l'établissement de bain.

Là, ils seront rasés préalablement des pieds à la tête. Ce travail se fait réellement à fond. On enlèvera à l'homme le dernier cheveu, le dernier poil où qu'il se trouve. Les femmes subissent le même traitement.

Le bain consiste en une douche de quelques minutes à peine, d'ordinaire trop chaude ou trop froide, sans savon, ni serviette. Après cette aspersion, tout mouillés encore et dégouttants d'eau, les détenus reviendront tout aussi nus qu'auparavant vers « la chambre à effets » pour l'habillement.

Les effets leur seront distribués à la volée. Une chemise, un caleçon, un pantalon, une veste et un béret. Que le bon Dieu vous garde de faire remarquer que votre veste est trop grande ou que votre pantalon couvre à peine les genoux. Des gifles et des coups s'abattront sur l'homme nu et suffoqué et il s'en ira plus loin.

Ce pantalon porte deux rayures rouges le long des coutures. La veste et la casquette sont marquées d'une croix avec la même peinture criarde. Il mettra vivement ses affaires en silence sans réagir, mais lorsqu'il regardera ses compagnons de route tout habillés, comme lui, s'il a compris à la fin où il est tombé et à quoi il peut s'attendre, il éclatera d'un rire formidable et verra avec plaisir ses camarades rire amèrement avec lui. S'il n'a pas tout à fait compris, il pourra pleurer doucement, comme un petit chien abandonné dans un bois, lorsque la bise glacée le secoue et que la nuit froide le surprend. Car la meilleure évocation d'une cour des miracles par le plus habile des artistes n'exprimerait rien à côté de cette vision satirique et douloureuse, misérable et extraordinaire, qu'il aura devant les yeux.

S'il veut se consoler dans ce dénuement géné-

ral, il faut qu'il le fasse vite, car les SS sont déjà là, derrière lui, vociférant à tue-tête :

— Schnell, schneller! engeance maudite de camp!

Ou :

— Raus ! dehors ! chiens galeux !

Nu-pieds, hagards et misérables, les hommes sortiront en courant, se rangeront par cinq sur un grand terrain vague, dans l'espoir de partir vers un lieu de repos, vers une baraque, un refuge quelconque. Ils en ont tant besoin par cette pluie glaciale qui tombe et frappe, comme une grêle de pierre. Mais c'est mal connaître les nazis et leur école. Qu'importe pour eux que vous claquiez des dents de froid, ou que vous trembliez de fièvre, comme une feuille, que vous soyez affamés depuis des jours, que vos genoux plient sous la fatigue et les émotions vécues? — Peu ou rien. — Si le bourreau est vieux, il ne vous dira peut-être rien et vous regardera mourir en silence; s'il est jeune, il s'amusera encore de votre misère en riant et en se moquant de votre faiblesse. Il vous fera faire des manœuvres à pied, avec des « couché! » et des « debout! » des « mützen ab ! » et mützen auf ! » (chapeau bas, et chapeau mis), jusqu'à ce que vous soyez en nage et que la sueur vous coule du front malgré la pluie froide, jusqu'à ce que vos affaires soient couvertes de boue et de saleté et dégoulinent de fange. Qu'importe pour lui, si l'homme tombe? peu, ou rien; à coups de botte dans les côtes, il redressera même un mourant. Ce n'est que lorsqu'il est fatigué lui-même par ce petit travail, qu'alors et alors seulement, il vous lâchera.

Vous reprendrez le souffle tout doucement, en respirant profondément cet air froid et humide, cette eau qui vous coule du nez, du front, des

yeux, de partout. Vous n'avez plus l'envie, ni la force de lever les yeux sur les camarades qui soupirent à côté de vous, car votre misère personnelle est si profonde, si terrible que vous osez à peine vous regarder vous-même.

Vous attendez ainsi de longues heures.

Le soir vient, quand on vous apporte la soupe. Un ancien détenu vous la servira dans des récipients forts variés : assiettes de terre, assiettes de fer, émaillées par endroits encore; pots de toute sorte, pots de chambre même. Et comme il n'y a point de cuiller, vous mangerez sans cuiller. Comme un chien, vous laperez cette soupe chaude avidement, sans chercher à savoir ce qu'elle contient, ni ce qu'elle sent. Elle vous coulera sur la bouche, sur les vêtements, partout. Mais aussi elle entrera dans votre gorge et coulera lentement dans votre estomac vide et vous fera quelque bien. Un autre ancien interné vous donnera un quart de pain militaire que vous mangerez tout aussi avidement, — comme un animal affamé et tenant à peine sur ses jambes.

A la nuit noire, un nouvel SS viendra prendre livraison de cette marchandise fraîche que vous êtes maintenant, de cette nouvelle force de travail, pour la conduire dans un camp. Il vous traitera de tous les noms possibles et imaginables, ne regardant que votre état actuel, auquel ses bons camarades vous ont réduit. Vous marcherez de nouveau sur des routes pierreuses, blessant vos pieds nus sans un cri, sans un mot. On vous comptera de nouveau avant d'entrer dans le camp, encore une fois avant de pénétrer dans le bloc.

C'est une ancienne écurie transformée en habitation humaine. Il y a des bat-flanc de chaque côté de cette baraque; ils ont trois étages. A

chaque étage dix hommes se coucheront les uns à côté des autres, serrés comme des harengs.

— Trente hommes à la place de deux chevaux!

Les hommes chargés de l'ordre qui circulent là, armés de gourdins, sont des détenus, eux aussi. Ils vous disent tout d'abord de rester bien tranquilles, de ne point parler, et surtout de ne rien leur demander.

Une question vous brûle la langue et le cœur, une question qui vous travaille depuis le matin, une question qui vous ronge comme un acide terrible depuis l'aube; vous ne pouvez vous endormir. Il faut à tout prix que vous la posiez :

— Où sont les amis qui sont montés en voiture à la gare?

— Ah!... Ils sont montés en voiture à la gare? Ils étaient nombreux?

— Oh, oui. Nous étions douze cents à notre arrivée.

— Vous n'êtes ici que deux cents et quelques?

— Oui, Monsieur. Deux cent quarante et un exactement. Où sont les autres camarades? Dites-le-moi pour l'amour de Dieu.

— Ils sont partis trop loin. Il ne faut pas songer à les revoir.

— Comment? Ils ne sont pas entrés dans ce camp, comme on le leur disait?

— Oh! si. Il sont bien entrés dans le camp, mais ils en sont vite repartis par la voie des airs. Vous verrez ça un peu plus tard. Vous connaîtrez un peu mieux les Allemands. Pour le moment il faut vous taire et dormir.

Mais vous ne pouvez pas vous taire et vous continuez à demander la voix angoissée :

— Dites-moi, je vous prie, où sont-ils?

— Ils sont morts tous.

— Oh mon Dieu! Est-ce possible?

— C'est même certain. Aussi certain que tu es vivant, toi. Tu peux me croire.

Vous le regardez avec des yeux dilatés. Il vous répond :

— Et maintenant plus un mot ! Silence absolu !

Le bonhomme s'en va faire sa ronde avec son gourdin, comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire dans tout ce qu'il vous a dit. Mais vous, vous ne pouvez pas dormir. Tout comme vos camarades à côté de vous, ne dorment pas. Vous les regardez en silence, tout comme eux vous regardent en silence. Tout comme eux, vous ne voulez pas, vous ne pouvez pas croire en ce qu'on vous a dit. Vous leur demandez enfin à vos camarades ?

— Est-ce possible, dites, camarades ?

Ils vous répondent tous :

— Est-ce possible ? Non, ce n'est pas possible ! Non, ce n'est pas vrai. C'est pour nous effrayer, qu'il dit ça. Vous voyez bien leur méthode boche. Depuis ce matin, c'est toujours des cris et des coups. C'est donc par la peur et par la terreur... Lui aussi est comme les boches. Penses-tu que les Allemands amèneraient des gens de si loin, s'ils n'en avaient pas besoin. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible !

Un camarade me dit tout doucement à l'oreille :

— Dis donc, tu voulais bien monter en voiture à la gare, toi aussi ? L'auras-tu échappé de justesse ? Tu avais bien le pied engagé déjà quand l'officier du contrôle t'a chassé de notre côté ?

— Oh, oui.

— Pourquoi a-t-il donc fait ça ?

— C'est terrible. Je ne comprends pas.

— Il t'avait pris comme traducteur. C'est peut-être pour ça qu'il voulait te sauver la vie ? Oh,

mon Dieu, comme c'est terrible. Les camarades sont certainement dans un camp à côté. Ce n'est pas vrai, ce qu'il nous dit. Comme tout est drôle et terrible. Oh! ce n'est pas vrai!

Et dans cette pensée bienfaisante, ruminée, remâchée vous vous endormez dans un cauchemar. Vous êtes travaillé par une fièvre et une angoisse qui vous redressent de temps à autre avec des cris effrayants :

— Non! Ce n'est pas possible! Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas possible!...

LA QUARANTAINE

C'était le camp de Birkenau (bois de bouleaux) doublure infecte et mortelle de celui d'Auschwitz en Haute-Silésie.

Les nouveaux arrivés sont logés au camp de la quarantaine. Normalement on y reste un mois. Les malins, les peureux et les lâches s'arrangent pour y rester le plus longtemps possible. Même pour toujours, s'il y a moyen. Les faibles et les craintifs, les malades et les souffreteux ne s'en sortiraient jamais.

Les hommes ne vont pas travailler et pour cette raison, ils sont condamnés à une torpeur infinie. Le manger est plus mauvais que partout ailleurs, le régime plus dur, l'habillement et le couchage plus misérables.

La quarantaine est une éliminatoire. La vie y est comparable à la vie des larves. Il n'y en a que très peu qui parviennent à la métamorphose. Les SS en premier lieu, les chefs de bloc, les schreibers (secrétaires) et les stubediensts (services de chambre) par platitude servile et pour imiter les premiers, y font régner une terreur épouvantable. Seule peut-être la comparaison avec une ménagerie pour animaux faibles et inoffensifs

peut convenir à ce régime de dressage continu, exercé par des dompteurs sans pitié et sans cœur.

Dès les premiers jours vous êtes frappés par l'énorme différence qui existe entre les détenus.

La plupart des hommes que vous rencontrez dans le camp sont pâles, maigres, déguenillés, sales et misérables. Ils marchent tous lentement comme des malades. Mais de-ci de-là, par hasard, vous voyez aussi des hommes bien vêtus, gras et repus, bottés et astiqués marchant comme des bien portants sur une terre à eux.

Ecartez-vous vite de leur chemin. Voilà deux espèces d'hommes qui vivent côte à côte sans jamais se confondre. Ce sont là deux classes si distinctes, que vous ne pouvez pas les croire venues au monde de la même manière. Ce sont des types d'un genre spécial — les hommes au pouvoir — les dompteurs. Une espèce de peur physique vous saisit à leur passage.

Vous arriverez très vite à les connaître; en peu de temps, vous connaîtrez leur lâcheté et leur bassesse, leur veulerie et leur ruse, leur vilénie et leur dégradation. Vous verrez qu'ils vivent des vols et des rapines pratiqués sur vous; qu'ils s'engraissent de la putréfaction des morts. Vous verrez très vite que tout comme les chacals dans le désert, ils vivent de la chair des cadavres. Si le SS vous frappe d'un coup, le chef de bloc vous en donnera trois, et le stubedienst vous assommera pour de bon. Le premier le fera par plaisir ou par sadisme, les autres, par platitude, par basse servilité et aussi pour montrer au premier leur capacité d'exercer le pouvoir à eux confié. Ce sont pourtant des détenus comme vous, mais capables de vous tuer pour garder ces quelques misérables et fallacieux privilèges.

Vers cinq heures du matin, premier coup de

RAYMOND BURGARD (1892-1944)

L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE

*dans la collection LA DÉCOUVERTE DU MONDE dirigée par R. Burgard***BENJAMIN CRÉMIEUX (1887-1944)**XX^e SIÈCLE**JACQUES DECOUR (1910-1942)****ROMANS**

LE SAGE ET LE CAPORAL

LES PÈRES

ESSAI

PHILISTERBURG

JEAN DESBORDES (1906-1944)**ROMANS**

LES FORCENÉS

| LE CRIME DÉ LA RUE ROYALE

ROBERT DESNOS (1900-1945)**ROMAN**

LE VIN EST TIRÉ

POÉSIE

CORPS ET BIENS

| FORTUNES

BENJAMIN FONDANE (1898-1944)

LE LUNDI EXISTENTIEL ET LE DIMANCHE DE L'HISTOIRE

*étude publiée dans L'EXISTENCE**premier volume de la collection LA MÉTAPHYSIQUE***MANU JACOB (1895-1944)****ROMANS**LA VIE PRIVÉE
D'HÉLÈNE DE TROIE| HORACE
ET ANGÉLIQUE**MAX JACOB (1876-1944)****ROMANS**L'HOMME DE CHAIR
ET L'HOMME REFLET| FILIBUTH ou LA MONTRE EN OR
LE ROI DE BÉOTIE**NOUVELLES**

CINÉMATOMA

| LE CABINET NOIR

POÉSIE

LE CORNET A DÉS

| VISIONS INFERNALES

DERNIERS POÈMES EN VERS ET EN PROSE

DIVERSBOURGEOIS DE FRANCE
ET D'AILLEURS| LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX
(La Gourmandise)

CONSEILS A UN JEUNE POÈTE. — CONSEILS A UN ÉTUDIANT

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR L'AUTEUR

TABLEAU DE LA BOURGEOISIE

PAUL PETIT (1893-1944)*Traduction du danois de*

POST-SCRIPTUM AUX MIETTES PHILOSOPHIQUES

*par Søren Kierkegaard***JEAN VAUDAL (1900-1945)****ROMANS**

LE PORTRAIT DU PÈRE

| LE TABLEAU NOIR